

Sans doute le sentiment de continuité et même de fatalité qui anime *Les Géorgiques* de Claude Simon, où le personnage principal semble être souvent l'Histoire elle-même, sorte d'entité personnifiée ou plutôt divinité mythologique, tantôt courroucée, tantôt apaisée, qui décide des guerres et des révolutions et agite les acteurs humains de tous ces événements comme des marionnettes sur la scène du monde, nous renvoie-t-il, quoique de manière paradoxale, à l'évidence d'une appartenance familiale, sociale et nationale inscrite dans la permanence matérielle des lieux (la maison) et des documents (les archives). Cela pourrait en effet s'interpréter comme le privilège d'une classe sociale d'être doté d'un passé auquel on est rattaché sans accroc ni médiation (malgré toutes les tempêtes historiques) grâce aux traces qui en subsistent : le présent que nous vivons n'est pas coupé de ce qui l'a précédé, mais se déploie comme le prolongement naturel de ce qui fut antérieurement, et notamment de ce qui fut familialement. La mémoire intervient dès lors comme une sécrétion patrimoniale autant que physiologique et psychologique de cette coulée de temps, de cet enchaînement de turbulences successives et inlassablement recommencées, que le lien biologique – ou légal – de filiation constitue comme une longue et unique séquence.

Peut-on avancer que les classes populaires, au contraire, sont privées de ce type de mémoire, toujours-déjà donnée dans son évidence ? Et, plus généralement, les groupes dominés ? Et qu'ils doivent l'explorer patiemment ou même la constituer de toutes pièces puisqu'elle n'est pas, ou très peu, déposée dans les espaces qu'on habite (les maisons, les appartements, les propriétés...) ou dans le patrimoine hérité (les meubles, les tableaux – avec le portrait des ancêtres –, les bijoux, les livres, les documents...), ni gravée dans les institutions ou les monuments, mais seulement déposée dans les corps et dans les psychismes, comme les strates de l'être social et de la subjectivité individuelle, ou produite par les mouvements politiques qui imposent de la formuler ou de la reformuler ?

Dans un texte de 1931, « Secrets de famille », où se préfigure à grands traits son roman *Antoine Bloyé*, qui paraîtra deux ans plus tard, Paul Nizan oppose ces deux modalités sociales du rapport à l'Histoire et au passé historique : « Un bourgeois authentique, écrit-il, est un homme qui a une histoire, qui la connaît et qui l'aime. Il se complait dans ses détours où il reconnaît la part que ses pères ont prise à l'histoire générale de la société. » Car, poursuit-il, « un bourgeois frappé du grand type de la bourgeoisie

trouve dans la mémoire familiale les traces d'un arrière-grand-père conseiller général, officier, chef de bureau, ingénieur, juriste, négociant, notaire, professeur. Il connaît que ses pères ont été, plusieurs générations durant, initiés au rituel social, détenteurs des positions qui confèrent le commandement et garantissent l'obéissance des commandés ».

Ainsi, toute la topographie urbaine est là pour témoigner de l'ancienneté et de l'importance de la famille bourgeoise, et surtout de son imbrication dans l'histoire générale, du moins dans l'histoire officielle, l'histoire d'en haut, celle des puissants : « Il y a des gens qui ne peuvent passer devant l'Institut, le Sénat, les ministères, la Bourse ou simplement les mairies de province, les tribunaux de commerce, les halles au blé sans penser à leur famille. Ces monuments de l'ordre et de l'antiquité des bourgeois leur sont des meubles et des tombeaux de famille. (...) Ils se sentent naturellement promis à la stabilité, ils concluent du passé à l'avenir. »

Pour qui connaît ou a connu des bourgeois des villes, le caractère de véracité d'un tel portrait est frappant : ils savent se repérer partout où ils vont – avec ces phrases si typiques et si éloquentes, qui émaillent leur conversation quotidienne : « une cousine de ma mère habitait... », « un camarade d'études de mon père était... » – et ils sont à l'aise partout, car ils sont partout chez eux (même chez les pauvres...). Cela ne dit rien contre eux personnellement : ils peuvent être – pour certains d'entre eux, rares, il est vrai – de gauche, lutter contre les méfaits du capitalisme, détester l'injustice et l'oppression. Il n'en reste pas moins qu'ils ont l'ethos bourgeois chevillé au plus profond d'eux-mêmes, avec les réactions et les propos qui en découlent. Avoir passé ses vacances, quand on était enfant, dans la propriété des grands-parents ou aller le week-end dans la maison de campagne des parents ou des frères et sœurs ne produit pas le même rapport à soi, aux autres et au monde que lorsque l'on a vécu son enfance sans partir en vacances, ou en allant en colonies de vacances, ou avec ses parents en camping ou dans une caravane... Avoir fréquenté les grands lycées, les grandes écoles, et pouvoir dire de toute personne qui a un nom ou qui occupe une fonction importante dans tel ou tel domaine : « Il ou elle était avec moi au lycée » ou « en classes préparatoires », ou à Sciences Po, à l'ENA, à l'ENS, etc., et l'esprit de corps que cela crée – qui s'apparente à une authentique solidarité de classe, transprofessionnelle et même transpolitique –, d'autant plus efficace qu'il n'a pas besoin d'être formulé,

explicité, constituant plutôt comme une seconde nature, ou même une première nature, chez ceux qui sont issus de la bourgeoisie... il est indéniable que tout cela creuse une différence fondamentale, et ineffaçable, entre ceux-ci et ceux qui sont nés ailleurs, dans d'autres lieux du monde social. C'est évident en ce qui concerne ceux qui sont restés dans le monde dominé. Mais c'est tout aussi vrai pour ceux qui ont accédé – plus ou moins – à des métiers qui les rapprochent des sphères dominantes ou, en tout cas, les éloignent des sphères dominées. Ils ne disposent pas du capital social dont les privilégiés sont dotés, ou tout simplement des codes nécessaires, et cette différence joue jusque dans les détails de la vie professionnelle et personnelle : on se sent mal à l'aise quand on se retrouve dans une maison bourgeoise, on ne sait pas quoi faire de ses couverts au restaurant, on ne connaît pas les formules adaptées à telle ou telle situation...

Les ouvriers, les enfants d'ouvriers n'entretennent pas le même lien de familiarité avec la géographie urbaine et sociale. Loin s'en faut ! Comment, par exemple, pourrais-je retrouver la profondeur d'une mémoire familiale dans ces appartements dont la construction était à peine terminée quand nous allions nous y installer, dans ces nouveaux quartiers de HLM surgis à la périphérie de la ville, et presque physiquement séparés d'elle, dont la cathédrale et quelques autres monuments attestaient l'ancienneté et la gloire et dont les noms prestigieux des maisons de champagne affichaient une richesse perpétuée au profit de quelques-uns grâce au travail de tous les autres ? Et le capital culturel accumulé et sédimenté enferme autant de violence – à travers les relations inégalitaires qu'il institue à chaque instant avec ce que d'aucuns appellent sans rire le « monde commun » – que n'en produisent le capital économique et la division en classes qu'il installe et réinstalle : les rues, par exemple, qui portent des noms d'écrivains, de poètes, de musiciens dont on n'a jamais entendu parler. Ce mince souvenir conservé depuis mon adolescence ne relève sans doute pas du registre de l'anecdote isolée, mais je le définirais plutôt comme un de ces « faits significatifs » (...) : un frère de mon père lui donnant son adresse, après un déménagement dans un quartier neuf d'une ville normande, où il venait de trouver du travail : « C'est tel numéro, rue Saint Honoré de Balzac. » Il ne savait pas qui était Balzac. Mon père non plus. Qu'on n' imagine pas qu'il s'agisse là d'une simple ignorance : plutôt la force invisible mais terriblement puissante et agissante d'une dépossession. Tous deux avaient, à quelques années de distance, quitté l'école à

14 ans (et, pour mon père, avant même d'avoir atteint cet âge) pour aller travailler en usine. Ils avaient été privés de l'accès au temps scolaire – celui où l'on apprend à se familiariser avec les choses et les mots de la culture – et au type de relation avec les autres, avec le monde alentour, avec le présent et le passé que crée cette période pendant laquelle on se consacre à sa propre « éducation ». Le système scolaire opère les partages : s'il est une institution qui reconnaît, enregistre, ratifie et reconduit l'existence des classes sociales, c'est bien celle-ci – et pas seulement les classes définies par les inégalités économiques : mais aussi instituées et inlassablement réinstituées par des différenciations beaucoup plus profondes entre des catégories d'individus filtrés, triés et répartis dans le monde social au cours de processus qui commencent très tôt, dès l'enfance, et qui sont si visibles, et même si grossièrement visibles, qu'il est surprenant que certains « sociologues » aient pu non seulement ne pas les voir, mais chercher à les nier.

Didier ERIBON, *La Société comme verdict*, 2013.

I. Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 512 mots en 200 mots $\pm$ 10 %.

Utilisez la **copie normalisée**.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ou un stylo effaçable ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.

II. Dissertation

Didier Eribon évoque « l'esprit de corps (...), une authentique solidarité de classe (...) constituant plutôt comme une seconde nature, ou même une première nature, chez ceux qui sont issus de la bourgeoisie... il est indéniable que tout cela creuse une différence fondamentale, et ineffaçable, entre ceux-ci et ceux qui sont nés ailleurs, dans d'autres lieux du monde social... »

Que vous inspire cette pensée à la lecture des œuvres au programme cette année, *Les Sept contre Thèbes* et *Les Suppliants* d'Eschyle, le *Traité théologico-politique* de Spinoza et *Le Temps de l'innocence* d'Edith Warton ?